

Frédéric Pouhier et Susie Jouffa

Perles de Jean Gabin

Je boirai du lait le
jour où les vaches
mangeront du raisin.

Moi, je n'ai pas d'ami.
C'est trop fatigant
d'être aimable.



LEDUC 
HUMOUR

*La Grande illusion, Le Quai des brumes,
Le Clan des Siciliens...*

les plus belles pensées et répliques
de la vedette du cinéma français.



— T'as d'beaux yeux, tu sais ?

— Embrassez-moi.

Le Quai des brumes



« Je n'ai pas été ce qu'on appelle un enfant sage
et discipliné. Et le pire, c'est qu'en outre, je n'étais doué
en rien. Mais alors, vraiment en rien !
D'une incroyable médiocrité en toutes choses ! »

« À travers les innombrables
vicissitudes de la France, le pourcentage
d'emmerdeurs est le seul qui
n'ait jamais baissé. »



Frédéric Pouhier est auteur de one-man-show, homme de radio
et a déjà écrit de nombreux livres d'humour. **Susie Jouffa** est
une autrice éclectique, qui écrit aussi bien sur l'histoire, l'humour,
le monde de l'art que sur son chat.

Rayon : Humour

ISBN : 978-2-36704-291-6



9,90 euros
Prix TTC France

editionsleduc.com

LEDUC
HUMOUR

Perles de
Jean Gabin

Des mêmes auteurs, aux éditions Leduc Humour :

- *Perles de Michel Audiard, 2021.*
- *Perles de Mitterrand, 2021.*
- *Perles de Karl Lagerfeld, 2021.*
- *Dico aigri de la littérature, 2020.*
- *Dico aigri du cinéma et des séries, 2020.*
- *Perles d'Elizabeth II et du prince Philip, 2020.*
- *Perles de De Gaulle, 2019.*

Leduc Humour est une marque des éditions Leduc. Découvrez la totalité du catalogue Leduc et achetez directement les ouvrages qui vous intéressent sur le site :

www.editionsleduc.com

Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable!

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Correction : Audrey Peuportier

Mise en page : Le Petit Atelier

Couverture : Antartik

Illustrations : Hélène Crochemore

© 2021, Leduc humour, une marque des éditions Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-36704-291-6

Frédéric Pouhier et Susie Jouffa

Perles de Jean Gabin

LEDUC 
HUMOUR

« *Jean Gabin*
Acteur tragique de Paris
Gentleman du cinéma élisabéthain
Dans la périphérie du film quotidien.
[...]
Jean Gabin
Toujours le même, toujours pareil
Toujours Jean Gabin
Toujours quelqu'un. »

Jacques Prévert, *Solstice de mars*, 1954

« *Gabin, c'est mon Dieu!* »

Tahar Rahim

Sommaire

Introduction	6
Une jeunesse française	9
Profession acteur	25
Gueule d'amour	49
Le patriarce du cinéma français	69
Gabin intime	121
Gabin et les femmes	147
Gabin philosophe	167
Sources	190

Introduction

Jean Gabin était un homme coupé en deux, d'un côté, son nom de scène, ce «Gabin» écrit en gros en haut de l'affiche, ce pseudonyme qui lui venait de son père, et de l'autre, son vrai nom, Jean Moncorgé. Lorsqu'on se penche sur sa vie, on se rend compte que Gabin n'a jamais renoncé à être un Moncorgé. Gamin, il ne rêvait pas de devenir une vedette, mais d'avoir une ferme bien à lui et ce rêve, il le réalisa parallèlement à sa vie d'acteur.

Quand on tombe, au hasard d'une nuit d'insomnie, sur l'un de ses premiers films, ce que l'on remarque tout d'abord c'est sa gouaille, son petit côté titi parisien, à mi-chemin entre le marlou des faubourgs et le bistrotier des Halles. Toute une époque, celle du cinéma de Renoir, Prévert et Audiard. Et puis il y a sa classe, sa prestance, sa silhouette, celle qui lui permit, en 95 films, de jouer avec le même talent tous types de personnages; de passer d'un cheminot à un capitaine d'industrie sans ciller, d'enchaîner les rôles à un rythme effréné, du prolo ou du légionnaire au bourgeois, des palais aux cités ouvrières; de porter aussi bien le bleu



de chauffe plein de cambouis du cheminot que le costume trois pièces du président; Gabin, c'est le marcel aussi bien que la cravate cousue main. Il fut Henri le Nantais, Malanese, Gaston Dominici, Paulo les Diams, Maigret, après avoir été, avant-guerre, Pépé le Moko et le maréchal Lannes. Mais, dans tous les cas, il fut avant tout Jean Gabin.

Surnommé «le Vieux» par ses amis et ses jeunes partenaires, tels Alain Delon et Jean-Paul Belmondo, Gabin fut une personnalité hors du commun, un merveilleux acteur, mais surtout un homme discret et pudique à la carrière d'exception.

Presque cinquante ans après sa mort, il incarne toujours une certaine idée de l'homme français. Aux États-Unis, on le considère comme le Bogart de l'Hexagone. Au travers de ses interviews, de ses confidences, du portrait qu'en firent ses amis et sa famille, et aussi grâce à ses meilleures répliques, nous vous proposons de redécouvrir cette légende du cinéma français.



Une jeunesse française



Celui qui deviendra, quelques décennies plus tard, le mastodonte du cinéma français naît le 17 mai 1904 dans les faubourgs de Paris. De son vrai nom Jean Alexis Moncorgé, Jean Gabin naît dans une famille d'artistes d'opérette. Son père est tenancier de café et chante tous les soirs sous le nom de scène de « Joseph Gabin ». Loin de l'agitation des nuits parisiennes, le jeune Jean est élevé par sa sœur aînée à la campagne dans la commune de Mériel, dans le Val-d'Oise. Le titi parisien en garda un profond amour pour la nature, les animaux et la terre et n'eut de cesse, toute sa vie, de se tenir éloigné, tant que possible, des villes. Élève dissipé, il commença à travailler à l'âge de 15 ans et enchaîna les petits boulots. Mais son père lui força la main et le fit rencontrer l'administrateur des Folies Bergère où il fut engagé comme figurant en 1922. En 1925, il épousa l'actrice Gaby Basset, puis devint un véritable artiste de music-hall grâce à Mistinguett qui l'imposa au Moulin-Rouge et au théâtre des Bouffes-Parisiens. Ce chapitre est un voyage dans le temps, un temps où, à Paname, les titis et les ouvriers sortant de l'usine croisaient encore les bourgeois, un Paris en noir et blanc, celui où le gamin Jean grandit.



Septième enfant de la famille Moncorgé, il vit le jour le 17 mai 1904 dans le XVIII^e arrondissement parisien, au numéro 23 du boulevard Rochechouart. Dès son plus jeune âge, Gabin répétait souvent :

« Je suis un vrai Parigot, né entre la Vilette et Montmartre. »



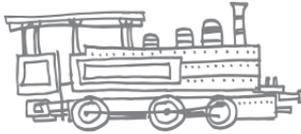
« De temps à autre, mon père me donnait un sou ou deux. Pour moi, c'était une aubaine ! Je courrais aussitôt acheter un bâton de réglisse de bois. »

Avec ses deux parents dans le music-hall, on ne gagnait pas une fortune dans la famille Moncorgé.

Sa mère raconta un jour que pour habiller son fils :

« On taille des vêtements
de tous les jours dans
une vieille veste de son père
ou une robe de sa sœur. »

Selon la légende, son père, Joseph Moncorgé, trouva le pseudonyme de « Gabin » dans l'indicateur ferroviaire de son père, conducteur de locomotives.



« Quant à mon père, le plus lointain souvenir d'enfance que j'ai conservé de lui est celui d'un homme qui passait chaque jour à la maison comme une sorte de mystérieux voyageur, et à des heures où le plus souvent je dormais. Il rentrait en effet tard, par le dernier train du soir, dormait toute la matinée et repartait en début d'après-midi alors que je faisais la sieste. »

Le comédien Pierre Brasseur raconta :

« Dans les années 1912-1913, c'est-à-dire très peu de temps avant la Première Guerre mondiale, il y avait chaque soir dans les coulisses du Palais-Royal deux gosses qui n'arrêtaient pas de se chamailler et de se faire engueuler par le régisseur. Ces deux gosses, qui avaient 7 et 8 ans, c'étaient Jean Gabin et moi. Son père et ma mère jouaient la même pièce au Palais-Royal. »



En septembre 1918, sa mère fut emportée par un mal mystérieux. Son père l'inscrivit alors en pension au lycée Janson-de-Sailly, mais le jeune Gabin accepta mal la discipline de l'établissement :

« Je n'étais pas le genre de la maison. Il paraît que j'étais trop bagarreur! »

Il en fit le mur à de nombreuses reprises avant de se faire renvoyer au bout de deux mois.



Il raconta son enfance dans le magazine *Cinémonde* du
31 décembre 1946 :

« Mon premier souvenir d'enfance ?
Une cuite, tout simplement... à l'âge
de 4 ans ! J'avais un beau-frère boxeur
et on fêtait ce jour-là l'une de ses
victoires... J'ai bu du pinard sans que
personne ne s'en aperçoive. Il n'en a pas
fallu beaucoup pour que je sois noir. »

**« Je n'ai pas été ce qu'on appelle
un enfant sage et discipliné.
Et le pire, c'est qu'en outre, je
n'étais doué en rien. Mais alors,
vraiment en rien ! D'une incroyable
médiocrité en toutes choses ! »**



« J'ai été à l'école jusqu'à 14 ans et demi. J'étais un élève très moyen. Je jouais avec les gars, on jouait aux plumes, sur le trottoir de la rue. J'étais livré à moi-même très jeune, vous savez quand il faut gagner sa croûte, ben, faut travailler, pour pouvoir vivre. C'était au jour le jour. Ça ne m'empêchait pas d'aller danser avec les filles [...]. J'étais très heureux, je n'enviais personne. »



« Mon meilleur pote, c'était Rémy, le fils du chef de gare. Avec lui, j'allais sur les quais de chemin de fer. Un bon coin à piafs. Parce que les piafs, ça doit aimer les locomotives. Il m'arrivait d'attraper plus de dix oiseaux dans la journée. Je les rapportais à la maison. Ma mère me disait que c'était de la saloperie à plumer, mais ma grand-mère me tirait par la manche et me disait : "Allons, fiston, donne-les, tes oiseaux. Je vais te les faire rôtir." »



« Ma plus belle fugue remonte aux premiers jours de la guerre de 1914. Ce matin-là, des troupes en marche traversèrent le village. C'était le 4^e régiment de zouaves. La musique, les uniformes rouges! Sais-je au juste quel attrait impérieux ce régiment exerça brusquement sur moi? Toujours est-il que je lui emboîtai le pas. Et, pendant quatre jours, je suivis ces soldats... avant d'être ramené, quelque peu déconfit, par les gendarmes, au domicile de ma sœur! »

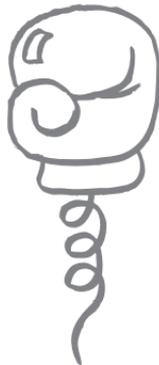
À propos de son père, comédien :

« Il m'arrivait, le soir, de voir mon père, dans sa chambre, lire des rôles, les apprendre longuement et patiemment. Il me paraissait peiner, souffrir. Je me disais alors que jamais je ne ferais un métier pareil. Je me disais que sa peine ressemblait trop à la mienne lorsque, penché sur mon cahier d'écolier, j'avais à résoudre un problème. »



À 15 ans, Gabin quitta l'école et multiplia les petits boulots : agent EDF, aide-cimentier à la gare de marchandises de la porte de la Chapelle, manœuvre aux forges de Montataire :

« Quarante-cinq jours de ce boulot me parurent suffisants. Je gagnais 72 francs par semaine, je partageais mon temps entre la boxe, le football et les guinguettes. »



Son père se plaignit auprès d'un de ses amis comédiens :

« Ce bougre-là est fainéant comme une couleuvre. C'est pas un poil qu'il a dans la main, c'est une perruque. Il ne fera jamais rien dans la vie. »



**<< À Argenteuil, quand j'étais
gandin (dandy), je venais
guincher au Soleil d'or. On y
dansait des javas de première.
Les musiciens étaient perchés
sur une loggia au-dessus
de la piste. Un vrai repaire
de peaux-rouges (voyous). >>**

En 1929, avec une bande de copains, il se lança
un défi sportif :

*« Avec quatre potes, on avait décidé
de faire le Tour de France. On est
partis le 2 juillet. Une demi-douzaine
de plombs avant les vrais coureurs.
On avait pris le départ avec toutes
les frusques : dossards, maillots,
socquettes, petites culottes. Au début,
les spectateurs nous applaudissaient,
croyant à une échappée. Mais
50 kilomètres après, on était dépassés.
Faut dire qu'on avait fait pas mal
de stations dans les bistrots du bord
de la route. Finalement, on est revenus
à Paname vingt-trois jours après.
On s'était tapé 2 000 bornes. »*



« Longtemps, les locomotives me tentèrent. Leur force calme, leur vitesse puissante me troublaient.

J'aurais aimé être leur maître. Tout enfant déjà, je désirais être mécanicien de rapide, et je me voyais dans une cote bleue, maculée d'huile, le visage noir, le front lourd de responsabilités, surprenant les signaux de mes regards énergiques. »



Le 3 septembre 1939, il fut mobilisé par l'armée chez les fusiliers marins, à Cherbourg. À l'époque, il était déjà une petite star et on lui proposa plusieurs fois de troquer le fusil contre une place au Théâtre aux Armées. Refus catégorique du jeune Gabin :

« Faire le guignol devant des types pour leur remonter le moral avant qu'ils ne montent au casse-pipe, très peu pour moi ! »





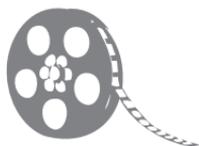
À propos de son engagement militaire durant la Seconde Guerre mondiale, dans le magazine *Lui* :

« Quand les bateaux coulaient autour de moi, ce n'était pas du cinéma. Quand je suis revenu de cette petite plaisanterie, moi j'avais la conscience tranquille. Sans blague, j'avais fait mon devoir, comme je l'entendais, et personne n'avait rien à me reprocher. J'aurais été marié, j'aurais eu des gosses, peut-être n'aurais-je pas agi ainsi. Mais là, libre comme je l'étais, je me serais senti dans la peau d'un sacré salopard en ne m'engageant pas. »

**« Les seuls copains
que j'ai eus, c'est pendant
la guerre, les vrais, parce
qu'il y avait pas Gabin,
y avait le quartier-maître
chef Moncorgé. »**



Profession acteur



C'est l'histoire d'un acteur qui ne voulait surtout pas devenir acteur, d'un jeune garçon rebelle qui refusait de monter sur les planches et d'être dans la lumière comme ses parents; d'un gamin qui rêvait de conduire de grosses locomotives à vapeur et non de devenir une vedette du cinéma.

Et pourtant, il devint, plus ou moins contre son gré, l'un des comédiens les plus populaires de son temps.

Tout le génie de Gabin venait certainement du fait qu'il n'avait jamais voulu être acteur et qu'il avait réellement été forcé par son père. D'où son côté indompté, frénétique, comme un animal fou désireux de sortir du plan, de s'échapper de l'écran pour retourner sur ses terres, dans la vraie vie. Jean Renoir aimait à rappeler que Gabin composait ses personnages et travaillait énormément pour atteindre ce naturel, même si, vous le découvrirez dans ce chapitre, par orgueil ou par excès de modestie, il considérait cette profession de comédien comme n'importe quelle autre profession. Gabin allait sur un plateau, comme d'autres à l'usine, pour gagner sa croûte, et terminait ses journées, fourbu, dans son fauteuil, charrentaises aux pieds, soulagé du travail bien fait.